

Les éclats de la mort Entretien avec Luce Des Aulniers

Rosalie Lavoie et Jean Pichette

Numéro 317, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86514ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, R. & Pichette, J. (2017). Les éclats de la mort : entretien avec Luce Des Aulniers. *Liberté*, (317), 7–12.

Luce Des Aulniers

Les éclats de la mort

De formation multidisciplinaire, Luce Des Aulniers est docteure en anthropologie et a enseigné pendant trente-six ans en sciences sociales, santé et communication à l'UQAM, où elle a fondé les Études interdisciplinaires sur la mort. Son dernier ouvrage solo, *La fascination. Nouveau désir d'éternité*, est paru aux PUQ en 2009.

Vous êtes anthropologue et avez longtemps enseigné à la Faculté de communication de l'UQAM, après avoir fondé les Études interdisciplinaires sur la mort. Comment en êtes-vous venue à vous intéresser à la mort ? Quel parcours vous a menée à cet objet que l'on s'acharne plutôt aujourd'hui à cacher qu'à réfléchir ?

LUCE DES AULNIERS – Toute petite déjà, j'étais frappée par les questions d'inégalité dans les façons dont les gens mouraient, notamment en me rendant compte que des enfants de mon âge mouraient de faim ou sous les balles dans d'autres pays alors que moi, j'avais tout ce qu'il fallait, et même l'avenir... À l'origine de cet engagement à nous comprendre, nous les humains, face à la mort, il y a donc une émotion politique. Les « conditions du mourir » ont été un facteur déterminant dans ce choix-là. J'ai aussi grandi dans un milieu où je percevais les inégalités sociales. Entre autres, à Sept-Îles, j'avais une amie qui venait de Maliotnam et je voyais – comme on voyait tous – qu'il y avait un traitement différent selon l'origine ethnoculturelle. Après, de façon plus circonstancielle, dans les années 1970, j'ai publié un premier texte sur les questions liées à la mort en utilisant les ouvrages de Vladimir Jankélévitch, d'Edgar Morin et de Jean Ziegler, et enfin j'ai développé une grande affinité avec les travaux de Louis-Vincent Thomas, qui est devenu, par la suite, directeur de ma thèse, et avec lequel j'ai beaucoup travaillé dans les années précédant sa mort.

Peut-on dire de Louis-Vincent Thomas qu'il est la plus grande figure (ou la figure de proue) des études sur la mort ?

Philosophe et anthropologue, c'est lui qui, au début des années 1970, a inauguré la socio-thanatologie, cette étude comparative des rapports humains devant la mort, à travers les modèles traditionnels africains contrastant avec les idéologies occidentales. Il n'est pas qu'auteur de plus de trente ouvrages, ou universitaire exigeant et formidablement érudit. Il a transgressé les barrières disciplinaires, aucun savoir ne le rebutait, et il s'impliquait dans ses terrains comme dans la cité. Avec un humour, une générosité et un sens du lien uniques.

Et qu'est-ce que l'étude de la mort ?

Question un peu difficile ! [rires] J'insiste toujours sur le fait que ce n'est pas de la mort qu'il est question mais des rapports que les humains entretiennent avec elle. Comme anthropologue au préalable concernée par l'ethnologie, la

Aux yeux de Luce des Aulniers, les rapports que nous entretenons avec la mort dictent nos manières de vivre.

gérontopsychoiatrie et l'éducation, j'ai été amenée à cerner et à discerner les phénomènes associés à la mort. Dans les études sur la mort, on analyse comment ces comportements ou ces conduites sociales sont en large part déterminés par notre façon de voir la vie, les rapports que nous entretenons les uns avec les autres, les rapports au corps, au temps. Le grand pari de ma vie universitaire, depuis 1976, a été de documenter et de « pédagogiser » en quoi les rapports à la mort se forgent bien avant l'occurrence de la menace sur sa vie. En quoi nos modes de vie sont révélateurs de ce rapport-là. Ça forge un champ d'études qui est extraordinairement vaste, et en couplant le rapport à la mort – mort et femmes ; mort et société ; mort et animaux, etc. –, ça devient pratiquement infini. En observant le monde à partir de l'éclairage de notre rapport à la finitude, la mort devient l'astre solaire en quelque sorte. Ça éclaire beaucoup de choses, dont les inégalités sociales, comme je le disais tantôt.

Et quelle est, selon vous, cette vision de la mort en Occident ? Que révèle-t-elle de notre société et comment a-t-elle évolué pendant vos quelque quarante ans de recherche ?

Ce qui caractérise à mon sens le rapport contemporain à la mort, c'est l'éclatement des conduites devant elle. C'est une vérité de La Palice pour des gens qui ont étudié en histoire, en philosophie ou en sociologie : le fait qu'il y ait maintenant une phénoménale hétérogénéité des conduites devant la mort. Il est très difficile de dire : « Voilà, le rapport à la mort est comme ça. » Et ce rapport est bien davantage que culturellement diversifié, il est éclaté.

Il est éclaté d'un individu à l'autre ?

Il est éclaté d'une société et d'une communauté à l'autre, énormément, mais il est aussi éclaté d'un individu à l'autre, éventuellement. En fait, une des marques actuelles de ce phénomène, c'est que les questions relatives à la mort sont justement laissées au libre arbitre individuel, comme si la mort n'était qu'une question intime. Pourtant, si on esquisse le portrait des représentations de la mort qui nous sont offertes, je dirais qu'on louvoie entre deux excès, tout aussi « déréalisants » l'un que l'autre, alors que, dans le quotidien de sa survenue, c'est à la fois plus simple et complexe... D'un côté, il y a la mort spectaculaire, qui prétend abattre le tabou. On parle alors d'un type de mort odieuse, comme événement catastrophe, dans le cas de massacres par exemple. Mais, pour reprendre un terme de Philippe Ariès, ça reste la mort de l'autre. Cette mort-là est prise dans les filets des

fabricants d'images, de plus en plus spectaculaires, avec des figures liées à l'éclatement – au sens propre – ou à l'explosion, à la disparition, à un type de violence brute. On n'a qu'à voir les jeux vidéo, par exemple. On est donc nourris par cette représentation de la mort, ce qui amène beaucoup de gens à dire : « Voyez, on en parle, de la mort ! » Or, on n'en parle pas forcément comme destin, comme condition de tous les vivants. On en parle surtout comme quelque chose d'extérieur, qui survient dans l'imprévisible horrible, qui fait la une des journaux et des sites Web, en servant de faire-valoir à une industrie anesthésiante à force de surenchère.

Et montrée via un média, la télé, la radio, de telle sorte que la mort n'est jamais proche de nous et toujours présentée à travers un tiers objet...

Exactement. Et cela correspond à des fantasmes, à un imaginaire morbide qui n'est pas très difficile à solliciter de nos jours. D'un autre côté, et peut-être en riposte à cette représentation irréalisante, circule un modèle de la mort édifiant – mais là, on n'invente rien – sous le mode doucereux. C'est la mort dans des draps de satin, un verre de champagne à la main, qui était traduite dans le film *Les invasions barbares*, pour ne citer que celui-là. Une mort qu'on appelle – et là, on retrouve le modèle actuel, qui a été abondamment traité ou plutôt maltraité depuis les dix dernières années – « digne », dont la caractéristique principale est d'être absolument sans douleur, ni aspérités relationnelles : c'est une idée qui cacherait bien des choses, par-delà une grande appréhension de la douleur et de ce qui est considéré comme « décrépidité », à savoir une peur inavouée de la mort. Dans nos représentations, la mort est la catastrophe suprême, parce qu'elle abat notre précieuse individualité et dans des sociétés hyper individualistes, où l'existence de l'individu est axée sur la reproduction de lui-même, sous l'injonction d'être souverainement responsable de son destin, la mort, à la base légitimement épouvantable, devient terriblement angoissante.

Jean Baudrillard a souligné que nous sommes les premières sociétés, depuis le premier tiers du XX^e siècle, à concevoir la vie comme étant l'existence, comme s'il n'y avait pas de vie avant la naissance et qu'il n'y en avait plus après la mort. La vie se réduit ainsi à très peu de chose, à ce petit trait entre deux dates, dont il faut forcément « profiter ». Si les modes de défense devant l'anéantissement imparable ont toujours existé, un s'avère particulièrement important chez nos contemporains : il s'agit de tirer sur le fil de la douleur comme argument suprême pour valider notre volonté d'autodétermination, qui est aussi, dans son envers, typique du sentiment

d'impuissance éprouvé devant la mort. Il s'agit donc de tout mettre en place pour pouvoir contrôler notre propre mort. Et comme on a les instruments nécessaires – pharmacologiques, mais aussi, notre cerveau qui a été formaté à la pensée opératoire, c'est-à-dire « ce que je veux va se produire parce que je le veux »; $A+B = \dots$ C'est une pensée en ligne droite –, on arrive à un résultat plutôt programmable. Actuellement, la mort est tassée dans le coin sous prétexte qu'elle serait acceptée. Comme si c'était la question. On prétend la faire advenir exactement comme on veut, au moment où l'on veut, dans la mise en scène qu'on a choisie, etc. Ainsi, sous prétexte de vouloir démythifier la mort, depuis une soixantaine d'années, on l'a rationalisée, donnée comme l'envers de la « vie » et finalement, dénaturée. Mourir de sa belle mort, cela nous apparaît maintenant intolérable...

C'est la perte de contrôle qui nous paraît intolérable ?

Oui. Il y a l'intolérable de la douleur, et c'est compréhensible, mais plus profondément, l'intolérable de quelque chose qu'on ne peut pas percevoir, qui survient justement à son propre rythme. C'est ce caractère si singulier de la mort, qui pourrait nous faire adopter une attitude de respect en regard de son énigme, qui est maintenant déclassé. Il y a bien sûr dans ce bannissement-là un rejet de la religion, qui avait accaparé le sens du mystérieux, alors que le mystérieux était ressenti bien avant les religions instituées. Sans reconnaissance de cette singularité, la conception de la mort est aplatie, comme si on tentait de « tuer » la mort.

Dans vos travaux, vous abordez le rapport entre mort et culture. Cette individualisation dont vous venez de parler se fait sur un fond qui lui préexiste. Penser le rapport entre la mort et la culture nous amène ainsi à inscrire la mort dans l'idée de communauté, mais, pour faire écho aux propos de Baudrillard, la communauté, ce n'est pas seulement la communauté des vivants : elle comprend à la fois les vivants et les morts... Nous aimerions vous entendre sur le rapport entre la culture et la mort, afin de bien saisir l'idée de sa « dénaturation ».

Thomas soulignait que la culture n'est au fond que l'ensemble des rites et des actes inventés afin de lutter contre le pouvoir dissolvant de la mort. On revient ici à l'effroi que cause la mort. La conscience de la mort a toujours affaire avec la violence, quelle que soit la manière dont la mort advient. Elle apparaît comme violente justement parce qu'elle attaque l'individualité (qui, ici, n'est pas encore individualiste). La mort s'attaque au sentiment qu'on a d'être sujet, mais, chose passionnante, pour se défendre, le sujet devient à la fois créateur et réflexif, donc encore plus sujet. C'est à partir de cette conscience-là de la mort que la culture naît. Homo sapiens a mis un genou par terre, s'est relevé et s'est mis à

créer : des techniques, de l'art, des institutions, des modes de vie et de vivre ensemble ; des philosophies, des modes de vie spirituelle, c'est-à-dire de vie de l'esprit. La conscience de la mort, furtive, c'est le moteur secret de la culture. Du coup, l'évolution de la culture, dans la société, sa transmission, sont à examiner en lien avec le statut de la mort.

Par exemple, il y a au moins trois cultes présentement actifs, au potentiel assez mortifère, et qui sont liés entre eux. Le premier est l'idéologie de l'auxiliaire technologique omniprésent – il y a toujours un instrument quelconque pour nous dépêtrer d'une situation, un instrument externe à nous, et cela agit sur notre mode de pensée. La mentalité technique nous pousse à chercher « comment s'en sortir » : elle ne cherche pas a priori à analyser comment on s'est empêtré, à quoi est dû tel ou tel problème. C'est le *way out*. Ce réflexe opératoire devient mortifère parce qu'il nous empêche de penser et d'imaginer. Or, paradoxalement, l'imagination est aussi ce qui crée la culture, la beauté et les manières de faire.

Avec la technologie-reine, il y a aussi le culte de l'apparence. Il faut que tu aies l'air d'être *in*. Il y a une forme de normalisation de l'apparence, au sens de « sauver la face ». Dans cette bizarre « authenticité », il ne faut surtout pas déchoir de son image. Une des stratégies à cet égard, et c'est le dernier culte, consiste en la recherche constante de nouveauté. Et là, on rentre dans l'obsolescence – la mort – programmée, évidemment, mais aussi dans le fait que tout est censé être constamment renouvelé à une vitesse grand V. La vitesse nous offre un enchantement qui nous fait oublier ce qui nous pend tous au bout du nez. Bien sûr, ce n'est pas parce qu'on raffine



Catherine Opélot 2017

« Toute sa vie, Mireille avait attendu le bon moment. »

nos conduites d'évitement et de fuite, parmi les mécanismes de déni, que cette conscience de la mort n'agit pas au plan psychique. Bien des nihilismes, des dépressions larvées, chroniques, des mal-être obscurs, flous, me semblent un écho de loin en loin de ces trois cultes – technologie, apparence, nouveauté – qui font partie de nos manières sophistiquées de répondre à l'angoisse de mort. Et notons que ces trois cultes se sont pour ainsi dire déversés dans les manières mêmes d'être devant la mort.

L'euthanasie serait ainsi l'auxiliaire technique... ?

Exactement. Il y a les « conduites du mourir », comme telles, mais il y a aussi les conduites qu'on adopte une fois que la mort est avérée. Bilan, on s'ingénie à élaborer des stratégies discursives et techniques pour faire disparaître le corps quand son porteur ne produit plus, quand il n'est plus joli, qu'il est dysfonctionnel... *Out !* C'est ce qui justifie aussi largement, en sous-main, l'euthanasie. C'est la non-désirabilité des corps qui ont mal, qui sont ralentis, faibles. Et auxquels on a réduit la personne...

Ce qui est frappant aussi, c'est qu'on ne voit plus les corps morts. On n'expose plus les corps comme on le faisait encore il y a tout juste trente ans...

Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est important, non, de voir le corps mort ?

Vous touchez là un point central. Parce que le corps mort, c'est le butoir. Par rapport à la conscience de la réalité factuelle de la mort, bien sûr, mais bien davantage parce que la communauté qui est affligée, surprise, c'est là, autour du cadavre, qu'elle prend acte de la mort, qu'elle se resserre, ce qui génère du même coup une tonifiante circulation dans l'impulsion de vivre, de vouloir vivre. Maintenant, dans les



« Bon. Encore une qui a oublié d'ajouter un hashtag cocasse au bout de son ultime billet. »

funérailles, on entend systématiquement « c'est la vie... », comme si l'on voulait vite passer à autre chose. Mais dans les funérailles de l'ensemble de l'humanité, jusqu'à récemment, on commençait par dire « c'est la mort ! » Et la désolation était endiguée par des rites; des pleureuses, des requiems, une veille, un convoi, etc., bref, il y avait des rites d'accueil, d'expression, de recherche de sens. Léonard de Vinci disait que toute connaissance passe par les sens. On a besoin de cette réalité sensorielle pour fabriquer quelque chose d'autre. Et ce corps-là, le cadavre, permettait de rameuter le groupe et d'éduquer au destin commun. Le mort a donc encore une utilité, symbolique ici. En le faisant disparaître, on bloque le mouvement, et tout le monde vous le dira – la clinique de deuil l'atteste –, on a un sentiment d'irréalité devant la mort. Comment rebondir alors ? Comment on rebondissait ? Par la solidarité du groupe, par l'entraide. Et on rebondissait aussi par un imaginaire de l'au-delà qui a été récupéré et monopolisé par les traditions religieuses. Revenons-en, d'associer la mort à la religion !

Lorsqu'on regarde l'histoire des sociétés, il y a toujours eu des conduites populaires en marge de la religion instituée. La religion catholique nous a fait croire qu'elle seule avait un discours cohérent sur le sens, si bien que depuis qu'elle est moins déterminante, le rapport à la mort, en termes d'octroi d'une vie aux morts, à la pensée de la mort, s'est étiolé, nous laissant encore plus démunis... et fuyants. Les rites funéraires permettent de nous relier les uns aux autres et à toutes sortes d'imaginaires à la fois de la vie de l'individu – sa biographie –, mais aussi à l'imaginaire d'une société des morts. Ils nous font nous relier à la nature aussi parce que quand on est devant la naturalité d'un corps, on est devant la détérioration cyclique du vivant. Tout vivant est promis à la mort. Tout ça marche ensemble, la nature, les uns les autres, la communauté, les imaginaires, que ce soit des dieux, des principes spirituels, des ancêtres. Dans bien des sociétés, la mort est l'occasion de saluer les ancêtres. Tout ça a une fonction sociale organique. Le rapport à la nature, au cycle des saisons, les imaginaires esthétiques, formels, toutes les formes d'art fortifient les liens. Les humains ont besoin d'un rapport à une limite qui les dépasse et ce n'est pas anodin; autrement il n'y a qu'une matérialité brute, qui nous blesse. Rapidement dit: si plus rien ne nous dépasse, anthropologiquement, c'est un problème.

« Tout vivant est promis à la mort. Les humains ont besoin d'un rapport à une limite qui les dépasse et ce n'est pas anodin ; autrement il n'y a qu'une matérialité brute, qui nous blesse. Si plus rien ne nous dépasse, anthropologiquement, c'est un problème. »

Qu'est-ce qui se passe si on est amputés de ça ? Amputés non seulement de la communauté créée ainsi par le rite, mais aussi de ce quelque chose qui nous dépasse ? On ne peut pas juste créer un vide.

Vous l'avez dit. Un vide. Mais il persiste des mouvements extraordinaires de résistance à ce vertige. Lorsqu'on admet qu'on est dans un écocide systémique, on peut voir le mal qu'on s'inflige les uns les autres à travers cette forme de barbarie. Je reviens à cette idée : on oscille devant des figures de morts hyper angéliques et hyper barbares. Si on pervertit la relation avec la nature, et donc les uns avec les autres, la mort ne sera plus ou moins conçue que comme un mauvais moment à passer, et le mort, considéré comme un déchet.

Cette transformation du rapport à la mort, cette espèce de déni de la mort, n'est-elle pas en même temps un déni de la vie, ou du moins, d'une certaine idée de la vie ? Depuis quelques années, dans la littérature sociologique, philosophique, et puis dans l'imaginaire, au cinéma par exemple, il y a cette figure très présente du mort-vivant, le zombie, qui semble s'inscrire dans ce que vous décrivez. Dans la mesure où il y a un rapport étroit entre mort et culture, ce déni de la mort ne peut pas ne pas entraîner des transformations profondes de notre imaginaire, de notre culture. La figure du mort-vivant en serait-elle un des marqueurs ?

L'émergence du zombie me semble un indice de la fascination pour l'indifférenciation, qui est la caractéristique fondamentale de la mort. Le zombie reprend en les surdimensionnant les traits de la mort qui effraient tant : un magma qui dissout les éléments spécifiques. Surdimensionné, parce que si on ne voit plus la réalité matérielle simple et banale de la mort, par le cadavre, on a quand même besoin de la réalité de la mort. Psychiquement, les enfants en ont besoin, les adultes aussi. Si on ne ressent plus la mort dans sa réalité tangible, l'imaginaire en déplace et en amplifie les formes, et ce déplacement « zombiesque » renvoie à une mort déportée vers le registre du seul physique, détraquée dans sa déliquescence ici monstrueuse, mimée dans la décomposition, la dislocation, appuyant sur la première représentation que j'ai évoquée. En ce sens, le zombie pourrait être la métaphore d'une société en

déliquescence. C'est peut-être un cri qui s'ignore, manifeste de la déculturation de la mort... Cela dit, au registre du paranormal, les zombies ont quelque peu remplacé les fantômes. Avec les fantômes, on était sur le plan de l'éthéré, du mystère, du doute. Les pulsions vengeresses anthropophagiques des zombies, elles, pourraient bien traduire la manifestation inversée de notre culpabilité envers la société des morts qu'on n'honore plus.

Un aspect de la mort que nous n'avons pas encore abordé et qui me semble important est la question du deuil. Considérant tout ce que vous nous dites depuis tout à l'heure, le déni, la dénaturation, etc., qu'en est-il, alors, du deuil ?

Grande question. D'une part, on accélère la mort, le processus de la mort, dans un contexte où chacun se sent coincé dans des obligations normatives qui « s'imposent » de plus en plus de façon implicite. D'autre part, en voulant baliser le deuil, la psychologie l'a « saucissonné » en étapes, ce qui n'est pas un problème en soi mais qui le devient quand apparaît la volonté d'être en conformité avec ces étapes, en vue d'un retour espéré à une certaine forme de normalité. Plutôt que d'entrer dans l'épreuve, on nous intimera, avec sollicitude : « qu'est-ce que tu fais pour t'en sortir ? » On ne s'arrête pas sur ce qui fait mal, on ne se demande pas pourquoi ça fait si mal, sans qu'il y ait nécessairement de réponses ou qu'on sache quoi faire avec cette souffrance-là. Les gens se sentent d'emblée incompetents pour écouter quelqu'un qui est en deuil, et le statut actuel de l'épreuve infère une attitude qui est non exploratoire, de la même façon qu'elle était probablement non exploratoire avant la mort. Pourtant je constate au contraire que nombre de nos contemporains disent « je veux voir comment ça se passe, mourir ». C'est merveilleusement troublant, cette curiosité, cet esprit de découverte. Mais si tu es en train de mourir et qu'il y a des gens qui tapent du pied à côté, c'est clair que ton attitude exploratrice ne sera jamais reçue, et tu vas surtout penser « je suis un fardeau ». C'est toute une introjection de ces normes-là, qui sont implicites. Or, même si la recherche n'a pas bien documenté cet aspect, on constate que la manière d'affronter sa propre mort rejaillit sur les parcours du deuil des proches. Là aussi, il y a une résonance éducative et une manière de porter le souvenir.

Une autre réalité qui est intéressante à regarder, du point de vue du deuil, et qui nous aide aussi à penser d'autres types de deuil – une maladie incapacitante qui peut durer des années, une peine d'amour –, c'est le cimetière. Si au deuil est lié le cimetière, et donc la communauté des morts, les autres formes de deuil sont peut-être aussi liées à quelque chose, soit à la communauté du vivant, des vivants, qui rend possible, facilite le travail du deuil ?

Il y a tellement à apprendre dans un cimetière. C'est un lexique touffu sur les statuts sociaux, les valeurs, l'espérance de vie, et bien sûr les métaphores des liens entre les mondes, selon l'évolution des inscriptions et des codes architecturaux. Hormis la déposition des morts, le lieu de repos des morts (« Qu'ils reposent en paix »), c'est le code signalétique de la réalité de la mort dans notre culture. Quel que soit le sort des restes, un lieu collectif identifiable demeure essentiel pour le psychisme, afin de délimiter une place aux morts, à nos morts, et à la mort. Ça prévient bien des confusions dont le zombie témoigne notamment ! Et puis, le caractère concret, physique, monumental et encore mieux, végétal, distille un climat rassurant, englobant, qui répond sagement à l'angoisse de mort. Bien sûr, c'est aussi un lieu de recueillement, qui aide à renoncer à l'être que l'on a perdu. Le principe du deuil, c'est le renoncement progressif à ce que les choses soient telles que je les veux. Que ce soit l'amour éternel, la présence continue, etc. Par extension, c'est le renoncement à notre désir de toute-puissance. De là, le cimetière s'avère aussi inconsciemment un symbole de notre impuissance.

Et c'est probablement entre autres pour cette raison qu'on le néglige et le déserte, par-delà de judicieuses mises en valeur patrimoniales, artistiques, paysagères. Et là aussi, l'éclatement joue à plein, puisque la privatisation du deuil semble à date s'accommoder des dépositions de « témoignages » sur le Web. On s'autorise beaucoup moins à manifester ensemble et in vivo l'effet de l'épreuve. C'est indécent de pleurer, même à des funérailles, ce n'est pas nouveau, et ça, c'est quand il y a des funérailles... Pour autant, on observe un autre déplacement, puisque ce chagrin bien tapi reflue parfois et même déferle quand survient la mort d'un personnage public. La machinerie émotive médiatique fournit les codes du « moi aussi, j'y étais ». Ce que je veux montrer, c'est le caractère essentiel, pour la santé mentale, qu'une part du chagrin soit cadrée par le groupe, au moment de la perte, même si de la différer est un moindre mal. Louis-Vincent Thomas a observé que les sociétés dans lesquelles les conduites de chagrin sont acceptées et organisées, ritualisées, sont également des sociétés – parce qu'elles ont cet « épongeoir » – où le taux de suicide est très bas. Comme si le groupe prenait sur lui la lancée du travail du deuil et le permettait aussi. Dans les théories sur le deuil, on dit qu'on traverse le deuil, mais c'est partiel, puisque c'est aussi le deuil qui nous traverse. Et il nous traverse en fonction de tellement d'éléments, c'est impossible d'en imprimer le rythme. Déjà, dans les années 1980, je rencontrais des endeuillés pour qui la peine de la perte était redoublée par

le sentiment d'inadéquation à un édit social. Pourtant le travail psychique se fait largement à notre insu. On ne peut pas chaque semaine cocher « bon, je suis rendu à telle phase ». Mais un beau jour, on s'aperçoit qu'on a changé.

Vous avez déjà évoqué une différence entre l'immortalité et l'amortalité dans vos travaux. Pourriez-vous nous en parler, rapidement, avant de nous quitter ?

La conscience de la mort nous fait créer, pour survivre, pour se survivre. C'est la capacité qu'ont les êtres humains à ne pas se laisser entièrement abattre par la mort et donc à créer quelque chose en dehors d'eux-mêmes, quelque chose qui reste éventuellement. C'est la culture, cela s'inscrit dans ce qu'on appelle l'immortalité. Quelque part, on nie à la mort le pouvoir de nous avaler. De nous abattre. De nous faire disparaître. On le voit chaque jour.

Toute culture est une forme variée, fluctuante de désirs et de réalisations d'immortalité. Là où ça devient mortifère, c'est quand une culture glisse dans le déni de la mort. Le déni, c'est essentiellement la volonté de cacher ce qui est inacceptable, ou de faire « comme si » cela n'existait pas. Il y a des dénis ponctuels et nécessaires, l'incrédulité, le refus, la crise, qui sont des zones qu'on s'aménage pour éviter d'être complètement dévasté. C'est un déni qui dure un certain temps seulement. Mais la non-mortalité ou l'amortalité, quant à elle, est un déni structurel, systémique, de la part de la culture dominante, pour faire en sorte qu'on ne se rende pas compte des effets de la mort. Le deuil, par exemple, est un effet de la mort. Or, quand on est dans le déni, on est entièrement branché sur notre inconscient. Freud disait que l'être humain est incapable de concevoir sa propre mort. Ce qui contrecarre cet inconscient, c'est le principe de réalité, à travers lequel on fait peu à peu l'apprentissage de la réalité de la mort et par lequel les formes d'immortalité émergent. Évidemment, il s'agit de la mort des autres; notre propre mort reste inconcevable presque jusqu'à la fin. Maintenant, la banalisation de la mort, c'est une forme de déni, et le déni de la réalité court-circuite l'immortalité pour « célébrer » le fantasme de non-mort. Ce leurre nous laisse barboter dans la confusion, l'assentiment aveugle aux mots d'ordre subtils, parfois même le détachement affectif massif. Et là, on risque justement de devenir des morts-vivants.

Des morts-vivants qui rêvent d'éternité ?

L'éternité, c'est le hors temps. Hors temps. Hors lieu. Certaines croyances en l'éternité sont liées à l'amortalité et d'autres, à l'immortalité. L'idée d'éternité est très souvent associée à un fantasme de béatitude, de plénitude absolue, faisant fi, donc, du principe d'incomplétude, d'incertitude, du non-achèvement humain. Tout cela fait partie de la très belle tragédie de l'humanité. (L)

**ENTRETIEN RÉALISÉ
PAR ROSALIE LAVOIE ET JEAN PICHETTE**